



Les "voleurs" mémoire

Là-bas, quelque part dans les méandres du haut fourneau, trois hommes rôdent. Comme des fantômes dans un navire abandonné, ils passent d'une coursive à l'autre en silence, furtifs, presque invisibles. Dissimulés dans l'ombre ou derrière un rideau de poussière, ils se glissent dans des passages étroits, toujours malaisés, parfois dangereux.

de

Un homme se prélassé sur un pliant. Il ne fait rien de raisonnable, il profite simplement du soleil presque trop chaud qui a surpris ce mois d'avril. Il somnole un peu, bercé par des rires d'enfants qui jouent. Parfois, il accorde un regard presque indifférent à la canne à pêche qui ne fait que justifier sa présence au bord du canal. Le bouchon à demi-immersé reste désespérément immobile mais peu importe, c'est une vraie belle journée de printemps. En face, sur l'autre rive, se dresse un univers qui se

plus souvent une simple rumeur lui rappellent qu'une pauvre partie du site est restée en activité, là-bas, derrière les grands arbres. Mais lui qui a côtoyé pendant plus de trente ans le métal en fusion ne parvient pas à s'en réjouir. S'il reste encore une poignée d'ouvriers, ce ne sont là que les derniers survivants d'une bataille perdue d'avance. Le soleil amorce son déclin et passe lentement derrière le plus grand des hauts fourneaux, tirant une ombre jusqu'au canal. Là, le bouchon s'agite soudain. Il s'enfoncé à plusieurs reprises, remonte un peu

le courant, s'arrête un court instant puis repart de plus belle. Mais l'homme n'a rien remarqué. Ses yeux fixent un point tout en haut d'une tour métallique, là où trois silhouettes sont apparues dans le contre-jour, en dépit de toute vraisemblance.

Trois silhouettes minuscules, immobiles qui n'ont rien à faire là et qui, visiblement, n'y font rien. Le fil de nylon se tend maintenant avec plus de force et entraîne la canne à pêche. D'un geste,

l'homme la récupère in extremis puis remonte une prise qui se démène comme un beau diable. Ce n'est qu'un poisson-chat, un de ceux qui pullulent dans les canaux de Belgique. Le pêcheur saisit le corps visqueux avec prudence — il connaît trop la douleur provoquée par les trois épines redoutables — décroche l'hameçon puis rejette le poisson à l'eau. Celui-là était trop gras ; sa chair eût été écœurante.

Un peu déconfit, l'homme soupire puis se tourne à nouveau vers la grande tour. Il cherche longuement, en vain.

Vincent.



et Sylvain.

moque bien du temps qu'il fait pour avoir été terrassé par le temps qui passe. Des hauts fourneaux éteints, des voies ferrées qui ne conduisent nulle part et des structures désormais incompréhensibles marquent un territoire où l'homme n'est plus le bienvenu. Ici, le métal ne rassemble ses dernières forces que pour résister aux assauts de la rouille et des ronces. L'homme s'éponge le front. Il est comme étourdi par le silence qui étouffe ce qui fut l'entreprise la plus importante de la région. Parfois, un fracas inattendu, le

Les silhouettes ont maintenant disparu. Les reflets du soleil se seront sans doute joués de lui ; d'ailleurs qui serait assez fou pour se balader par ici ?...

Là-bas, quelque part dans les méandres du haut fourneau, trois hommes rôdent. Comme des fantômes dans un navire abandonné, ils passent d'une coursière à l'autre en silence, furtifs, presque invisibles. Dissimulés dans l'ombre ou derrière un rideau de poussière, ils se glissent dans des passages étroits, toujours malaisés, parfois dangereux. Ils observent avec la plus grande attention tout ce qui les entoure ; il y a quelque chose d'inquiétant dans leur comportement.

En les observant plus longuement, on note que les deux premiers individus évoluent dans le labyrinthe avec aisance. Ce sont deux hommes jeunes — ils n'ont pas trente ans — et semblent familiers des lieux. Le troisième homme, plus âgé, est un peu à la traîne. Il hésite devant les obstacles, s'inquiète lorsque le sol rouillé ne lui inspire pas confiance et contourne avec horreur les tas d'amiante que ses deux comparses ont piétiné avec insouciance.

Revenus au pied de la tour, les voilà qui s'engagent en terrain découvert. Ils pressent un peu le pas puis

"On voit d'ici quelques bobos en mal de sensations fortes, offrant leurs fonds de culottes aux barbelés, sacrifiant un polo Ralph Lauren pour une once d'émotion bon marché..."

disparaissent dans un autre conduit. On a eu le temps de voir que chacun d'entre eux était armé d'un appareil photographique... Cette histoire un peu singulière commença quelques jours auparavant, lorsque la rédaction du magazine me demanda d'enquêter sur les activités d'individus suspects. Selon des sources glanées sur le Net, on serait en présence de deux "allumés" prêts à tout pour s'introduire plus ou moins illégalement sur des sites industriels désaffectés. Aventuriers d'un nouveau genre, ils prétendent agir dans le cadre "d'explorations urbaines", un concept qui demande à être éclairci.

Si l'on en croit la désormais célèbre Wikipédia, l'encyclopédie libre et virtuelle : "L'exploration urbaine est un phénomène de mode très en vogue qui consiste à visiter des lieux, abandonnés ou non, et en général interdits d'accès..." Toujours sur Internet, chaque moteur de recherche déverse un tonneau de sites dès lors qu'on se penche sur le sujet. Entre friches industrielles, bâtiments abandonnés, souterrains, hôpitaux, industries, terrains militaires, gares, trains et autres égouts, il semble que les néo-aventuriers ne manquent pas de terrains de jeu.

Après un rapide tour d'horizon, on serait tenté de juger l'affaire à la hâte. On voit d'ici quelques bobos en mal de sensations fortes, offrant leurs fonds de culottes aux barbelés, sacrifiant un polo Ralph Lauren pour une once d'émotion bon marché.

Ce serait hyper tendance et l'article ici présent serait bouclé.

Pourtant, en y regardant de plus près, on découvre que le "phénomène de mode" s'est payé le luxe de développer une philosophie et une éthique qui lui sont propres.



L'un de nos deux suspects annonce ainsi la couleur : "Nous vivons dans la ville, la subissons, coincés dans les chemins tracés par les architectes bâtisseurs. L'exploration urbaine consiste à franchir ces limites



dessinées par d'autres. Enjamber une barrière, franchir une porte, ramper dans un tunnel, ouvrir une trappe. Toutes ces approches et les recherches qui conduisent à la partie silvulaire de la ville, souvent très esthétique, constituent l'exploration urbaine. Des endroits où vous n'êtes pas supposés aller. Vous quittez la partie toute tracée. Vous explorez."

Il ajoute par ailleurs : "Pas de casse pour accéder aux lieux. Autant que possible, des autorisations sont demandées aux propriétaires [...]. Dans certains cas d'abandon le plus total, nous préférons au contraire nous faulfer discrètement [...]. Nous ne pénétrons jamais dans un lieu par effraction."

Nous pensons au contraire par nos photos pérenniser l'image de chaque site... Pas de vol, pas de tags, pas de casse. Surtout ne pas oublier que d'autres visiteront ce site après nous et voudront également en profiter ! Faire le maximum pour ne rien bouger, ne rien altérer. Nos expos sont faites sur la pointe des pieds."

Si l'on en croit ces quelques lignes, nous voilà donc

en présence de jeunes [déjà ça fait peur] qui méprisent les interdits, envahissent des sites angoissants au nez et à la barbe des autorités, sans la moindre casse, sans le moindre vol ! Et vous y croyez vous, ma bonne dame, par ces temps qui courent ? Nous avons voulu en avoir le cœur net...

Après quelques échanges de courriers électroniques, le premier suspect me propose sans détour de prendre part à une exploration. J'ai le choix entre la visite d'un site industriel en Belgique [visite annoncée de tout repos en dépit de la présence probable de vigiles], et une descente aux enfers dans les anciennes galeries inondées d'une mine de charbon, quelque part en Auvergne. Un journaliste de *Histoire d'Entreprises* doit être en mesure de s'impliquer sans réserve au cours d'un reportage, mais quand même, faut pas pousser. Le rendez-vous est pris pour la Belgique.

Le jour J, me voilà sur les lieux, à une vingtaine de kilomètres de Bruxelles. Comme il est dit plus haut, le soleil est estival et j'ai le sentiment d'être en vacances. Depuis le sommet d'une modeste colline, je découvre la petite ville attendue et c'est le premier choc. Je m'attendais à de la grisaille déprimante ; je découvre une cité faite de briques rouges où tout est propre, coquet, parfaitement agencé comme dans une bande dessinée signée Hergé. Plus loin, au bord d'un canal où sommeille un pêcheur, les bâtiments industriels et les hauts fourneaux m'attendent de pied ferme. C'est le second choc : le site est immense, complexe et vertigineux. Déjà le sentiment de vacances s'est fait la malle.



Portfolio



Épigraphie industrielle

| Projet Tchorski















» Suite de la page 50

J'arrive enfin sur le lieu précis du rendez-vous. Les deux suspects m'y attendent comme convenu. J'ai 5 minutes de retard : le timing est presque parfait. Au cours des premiers instants, chacun se soumet aux conventions d'usage. On se salue, on se présente, on échange quelques banalités, oui j'ai fait bon voyage, merci.

Mais voilà que très vite on entre dans le vif du sujet, de façon inattendue.

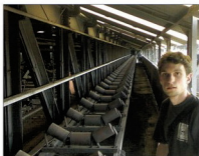
— Les ferrailleurs ?

Une camionnette blanche passe tout près de nous puis s'éloigne dans un bruit de soupape mal embouchée. Selon mes deux suspects — mais peut-être devrais-je déjà dire mes deux complices — cette camionnette appartient à des "ferrailleurs" bien connus dans la région. Ils vont vers l'usine pour y ramier tout ce qui pourrait avoir une valeur marchande, notamment du cuivre.

En évoquant ce type de pillage, mes deux comparses ne cachent ni leur colère, ni leur mépris. L'éthique préalablement annoncée serait-elle une réalité ? L'incident porte à le croire et me rassure un peu. Pourtant, la perspective d'infiltrer un lieu clos où sévit une bande de pillards organisés a de quoi rafraîchir mon enthousiasme... Sans perdre de temps, on me fait un bref topo de la situation : on commence par escalader une clôture, c'est du gâteau. On passe une partie boisée sans problème, puis on arrive en terrain découvert. À cet endroit, silence radio. On passe le plus vite possible en espérant éviter les rondes de vigiles. Une fois dans le premier bâtiment, on peut se considérer à l'abri, du moins dans un premier temps. En route !

Nous empruntons un chemin forestier. Les briques rouges de la ville disparaissent rapidement et nous voilà dans un no man's land propice aux confidences. Mon premier guide, le plus bavard, s'appelle Vincent. C'est un petit bonhomme au visage ouvert, et dont le regard acéré, toujours en mouvement, trahit un esprit vif doublé d'une grande curiosité. À 29 ans, il a déjà un lourd passé d'explorateur et avoue une passion particulière pour les expéditions souterraines. Tour à tour informaticien puis comptable, il s'emploie aujourd'hui à devenir... égotiste. Le plan de carrière a de quoi surprendre, mais Vincent l'envisage avec le plus grand sérieux. Ce serait, dit-il, le moyen de me sentir en vacances toute l'année.

Sylvain est un tout autre personnage. Du même âge que Vincent, ce garçon au physique de play-boy est un contemplatif. Ingénieur en biotechnologie dans le civil, il passe le plus clair de son temps libre à explorer les friches du monde entier. Peu bavard, son appareil photographique ne le quitte jamais. Il a conçu un site Internet remarquable où l'on trouve l'essentiel de ses



clichés. Usines abandonnées, bâtiments publics ou privés, hôpitaux et asiles, domaines militaires, etc. Une mine d'or !

Nous arrivons enfin à la clôture qui nous réserve une première surprise. Depuis la dernière visite de Vincent et Sylvain, des bulldozers ont édifié un remblai destiné à décourager les intrus. C'est bien tenté mais peu convaincant ; nous escaladons la clôture sans encombre. Cette fois, nous sommes bel et bien en zone interdite. Je me sens dans la peau d'un gamin qui s'approprie à

faire une bêtise et je dois reconnaître que la sensation a quelque chose d'enivrant. J'ai pris soin de me renseigner sur les conditions de détention dans les geôles belges et je compte sur la rédaction du magazine pour me tirer d'un éventuel mauvais pas.

Il s'agit maintenant de se faire le plus discret possible. Le premier bâtiment se trouve environ à 200 mètres, mais il nous faut avant tout progresser en terrain découvert. Vincent me rappelle qu'une partie du site industriel est toujours en activité. Dans cette zone abandonnée, une rencontre avec un employé est toutefois possible. Les vigiles quant à eux représentent le danger le plus probable. Ils sont chargés de faire la chasse aux vandales, et la présence des "ferrailleurs" n'a rien de rassurant.

Nous cessons nos bavardages et nous pressons le pas. Mon cœur s'emballa un peu mais la zone semble déserte. La végétation se fait de plus en plus rare et je compte désormais sur les hautes herbes pour nous dissimuler. Une centaine de mètres à peine nous sépare maintenant du bâtiment. Mes compagnons se déplacent rapidement mais sans courir. Soudain, un bruit attire notre attention. Je suis tétanisé. Sylvain



L'exploration d'un site industriel abandonné est une immersion totale dans un univers surréaliste. Ce qui fut un lieu de travail, de vie et de souffrance révèle ici une esthétique inattendue. Une machine non identifiée couverte de rouille et de poussière revêt un caractère mystérieux non seulement par sa forme et sa couleur, mais aussi par toutes les questions laissées en suspens. À quoi servait-elle ? Qui en actionnait le mécanisme ? Sylvain, le contemplatif, entretient un rapport intime



branche à peine, Vincent est tout sourire. C'est un lapin. Si il y a un lapin dans le coin, c'est qu'il n'y a personne d'autre. Nous sommes tranquilles.

Nous voilà maintenant dissimulés dans l'ombre du premier bâtiment. La visite peut commencer, elle durera plus de deux heures...

avec toutes ces choses inertes et dont le sens initial disparaît peu à peu. À l'aide de son appareil photographique, il a appris à fixer la matière visible tout en révélant ses autres dimensions. Il n'apporte pas de réponse directe, mais par son talent, nous invite à porter un regard différent sur les choses.

Vincent est quant à lui plus cérébral. Il a besoin d'analyser, comprendre et savoir. Au fil de cette exploration, il est un guide d'exception. Tirant profit des silences de son ami, il raconte la vie du lieu et me donne des clés pour le comprendre. Avec des explications parfois extrêmement techniques, il a le pouvoir de redonner vie à ce qui en est désormais privé.

Grâce à Vincent, je perçois maintenant la présence des ouvriers, je ressens la chaleur du métal en fusion, j'entends des bruits, des cris, un fracas assourdissant. Grâce à Sylvain, je découvre la beauté inattendue de cette cathédrale métallique.

En cet après-midi ensoleillé d'avril, mon exploration urbaine aura été une belle aventure, mais bien en deçà de l'exploration humaine. Le duo Vincent/Sylvain fonctionne à merveille et saura donner ses lettres de noblesse à une activité encore méconnue. Derniers témoins actifs d'une époque qui disparaît peu à peu, ils traversent des lieux interdits sans les envahir, avec le respect de ceux qui entrent dans un sanctuaire. Au fil du temps, ils engrangent des images de lieux et

"Ils engrangent des images de lieux et d'objets destinés à la destruction. Explorateurs mais aussi archéologues autant qu'artistes, ils s'emploient à sauvegarder une mémoire trop souvent méprisée."

d'objets destinés à la destruction. Explorateurs mais aussi archéologues autant qu'artistes, ils s'emploient à sauvegarder une mémoire trop souvent méprisée.

Nous nous séparons en fin d'après-midi. Vincent et Sylvain partent en direction de Bruxelles où ils ont prévu l'escalade d'un immeuble en chantier pour le soir même. En repartant, je croise un pêcheur qui rentre bredouille. Moi, je ramène plein d'images dans ma tête.

■ Frédéric Magda - texte et photos

Le nom du site visité restera secret à la demande de Vincent et Sylvain. Les explorateurs urbains ne respectent pas tous leur éthique.

Le site Internet de Sylvain, à visiter absolument :
<http://www.forbidden-places.be/>

